

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



33



REVOLUTIONNAIRE

LIBRARY

UNIVERSITY

L A  
FAUSSE DÉNONCIATION,  
O U  
LE VRAI COUPABLE RECONNU,  
C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE,

*Représentée, pour la première fois, aux VA-  
RIÉTÉS AMUSANTES, le 26 prarial,  
l'an deuxième de la République.*

Par le Citoyen NICOLAIE fils, dit *Clairville*, Artiste  
de ce Théâtre, de la Section de la Halle au bled.

---

Prix, 1 liv. 10 sols.

---



A P A R I S,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du  
Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

---

1 7 9 4.

BIBLIOTHÈQUE  
DU  
SÉNAT.

---

PERSONNAGES. ACTEURS.

La C. DUMONT , Mère	
de Victoire.	La Citoyenne RICHARD.
VICTOIRE , sa Fille.	La Citoyenne TABRAISE.
DORVAL , Amant de	
Victoire.	Le Citoyen CLAIRVILLE.
GRIFFON , ci - devant	
Procureur.	Le Citoyen MALLELIN.
FRANÇOIS , son Do-	
mestique.	Le Citoyen HOUATELIN.
UN CITOYEN.	Le Citoyen PIQUANT.
I COMMISSAIRE.	Le Citoyen PROSPERE.
II COMMISSAIRES,	Le Citoyen LUCIEN.

*La Scène se passe dans la Cour de la Citoyenne Dumont. Il y a quelques arbres , un banc à côté de la Maison ; une petite porte au fond , et le mur que l'on doit voir.*

---

Je soussigné, Auteur et propriétaire d'une Comédie en un acte et en prose , intitulée : *La Fausse Dénonciation* , ou *Le vrai Coupable reconnu* , reconnais céder à la Citoyenne TOUBON , libraire à Paris , le droit de faire imprimer et débiter ladite Pièce ; déclare poursuivre devant les tribunaux tout imprimeur qui oserait en faire une contrefaçon , de même que tout directeur 'et entrepreneur de spectacles , qui , au mépris des loix sur la propriété des auteurs , la ferait représenter sans mon consentement formel et par écrit.

A Paris , ce 29 Messidor , l'an 2 de la République , une et indivisible.

NICOLAIE.



L A  
FAUSSE DÉNONCIATION,  
O U  
LE VRAI COUPABLE RECONNU,  
COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL *seul.*

VICTOIRE! Victoire! Où donc est-elle?... Elle m'avait promis cependant d'être ici avant dix heures!... Elles sont sonnées, et depuis fort long-tems, et personne au petit rendez-vous accoutumé!... Elle y sera arrivée la première, et, zeste! comme une étourdie, elle sera partie, sans avoir la charité de m'attendre un petit moment. Ne sait-elle point que je suis aujourd'hui au salpêtre, et que lorsque l'on travaille pour sa patrie, on a tant de plaisir, tant d'ardeur, que le tems passe sans qu'on s'en apperçoive? C'est mal, citoyenne Victoire, très-mal... Mais peut-être ai-je tort moi-même...

A 2

Oh! certainement, je l'accuse injustement; sa mère est, sans doute, la seule cause de son retard. Cette maudite femme semble deviner les instans où nous nous sommes promis mutuellement le plaisir de nous voir, et trouver à point nommé des obstacles qui nous en empêchent. En vain je sollicite depuis trois ans, pour obtenir son consentement pour mon mariage, et terminer par-là mes peines, et conclure le bonheur de ma vie. Eh bien, non, non. Ce *non* cent fois répété par sa bouche, empoisonne mon cœur d'amertume... La tendresse de Victoire m'en console; mais je risque de la perdre; un autre veut l'arracher de mes bras, me l'enlever, m'ôter ce que j'ai de plus cher au monde... Non, cela est impossible. Victoire m'a donné sa foi, elle a reçu la mienne, et personne dans l'univers ne sauroit m'arracher l'objet de mon amour. Griffon l'emporterait sur moi!... Non, jamais... Mais il est très-riche, et je n'ai que l'aisance que donne un travail assidu et une conduite régulière. La Citoyenne Dumont préfère les biens de ce vieux ci-devant Procureur, sans réfléchir que c'est du sang des malheureux dont elle prétend faire le bonheur de sa fille... Mais voici ma Victoire.

---

## SCÈNE II.

VICTOIRE, DORVAL.

VICTOIRE.

PARDON, mon ami; je me suis fait attendre bien long-tems; mais je vous assure que ce n'est point ma faute. Maman est seule la cause de mon retard.

DORVAL.

Toutes les peines que j'essuie loin de vous sont bien-

tôt effacées par votre présence... Mais qu'avez-vous?...  
Vous avez pleuré, Victoire !

VICTOIRE.

Non, je n'ai rien, je vous assure.

DORVAL.

Vous me trompez... Vos yeux sont encore baignés de larmes. Ne me cédez point votre peine.... Victoire, ne m'aimez-vous donc plus ? voulez-vous me priver de ce que j'ai de plus cher, de votre confiance et de votre estime ?

VICTOIRE.

Non, jamais vous n'eûtes plus de droits à l'un et à l'autre ; mais je crains de vous affliger... Apprenez que ma mère ne veut plus vous voir... Elle me défend de vous parler... En vain j'embrassais ses genoux, en vain je sollicitais près d'elle votre grace, elle est demeurée inflexible ; et, pour ajouter à notre malheur, elle veut me faire épouser aujourd'hui même le vieux Griffon.

DORVAL.

Suis-je assez malheureux ?

VICTOIRE.

Rassurez-vous, Dorval ; elle peut m'empêcher de vous voir, mais non de vous aimer, et jamais je n'irai à l'autel de la patrie trahir les sermens que nous fîmes... Nous ne sommes plus dans ce tems où l'on menaçait du couvent les jeunes personnes qui ne suivaient pas aveuglément les volontés des parens barbares. Nos loix sont justes et nous protègent ; nous sommes libres, et nous en conserverons les droits sacrés... Cependant l'obéissance que je dois à ma mère, ne me permet plus de vous voir aussi fréquemment... Dans trois mois je suis majeure... et si pendant ce tems que j'emploierai à obtenir notre bonheur, elle reste inexorable, alors nous profiterons des droits que donne l'âge.

## DORVAL transporté.

Vous m'enchantez. Votre résolution m'apprend combien nos nouvelles mœurs forment l'esprit de la jeunesse... Votre héroïsme, votre sagesse, tout m'indique la vertu d'une Républicaine... Oui... nous serons heureux, nous forcerons cette mère cruelle à jouir un jour de notre bonheur, à gémir des obstacles qu'elle y aura mis... Mais, Victoire, trois mois privé de vous voir, de ce plaisir si doux, de cette consolation délicieuse... Comment en avoir le courage?

## VICTOIRE.

Sans doute il nous en coûtera beaucoup; mais chaque instant nous rapprochera du terme de notre bonheur. Cette seule pensée calmera notre peine; et puis, à l'échappée, nous pourrons peut-être nous voir quelquefois. Ces instans deviendront plus précieux. L'amitié, l'amour de plus en plus en feront tout le prix.

## DORVAL.

Votre fermeté m'accablerait, si je vous connaissais moins. Cependant je ne puis douter de votre cœur: mais je veux encore voir votre mère, embrasser ses genoux; je veux tenter de la fléchir, d'obtenir d'elle-même mon bonheur, et si elle s'obstine, eh bien, elle verra de quoi l'amour est capable. Griffon est celui qu'elle me préfère; c'est le vil appas du bien qui la détermine. Qu'il tremble, ce Griffon: il m'arrachera la vie, ou bien j'aurai la sienne.

## VICTOIRE.

Qu'entends-je, Dorval? Est-ce ainsi que vous m'aimez? Vous voulez donc perdre pour jamais l'espoir de nous voir un jour unis ensemble? Si vous attendiez à la vie de Griffon, si dans un duel vous étiez le plus heureux, il faudrait fuir... Nos loix le défendent, et lorsque nous avons besoin de nos forces pour repousser nos ennemis, des Républicains s'égorgeraient entr'eux!... Ah! si je vous croyais capable...

( 7 )

DORVAL.

Des Républicains ! Est-ce que vous ferez l'honneur à cet hypocrite de lui donner ce nom respectable ? Jamais un Procureur ne mérita l'honneur de le porter ; du moins ses semblables. Retiré depuis la révolution, il n'exerce plus son état , parce qu'il a senti que chez des hommes libres , il conviendrait mal de mettre les malheureux à contribution ; mais enrageant de tout ce qui se fait de bien , faisant monter ses gardes , sous prétexte d'infirmités dont il ne s'était jamais plaint , affectant en public un patriotisme qu'il a acheté , en payant ses impositions... sont-ce-là des titres suffisans pour mériter un nom dont les qualités existent au fond du cœur ?

VICTOIRE.

Je conviens qu'il est un peu modéré ; mais j'exige votre parole de ne point avoir aucune affaire avec lui. D'abord à cause de son âge , ce serait vous compromettre... Adieu , Dorval ; je retourne auprès de maman... Soyez raisonnable... Ne vous exposez point à reculer notre bonheur. Je crains que l'on ne nous surprenne : adieu , adieu.

---

### SCÈNE III.

DORVAL *seul*.

Mais un petit moment donc ! Elle est partie... Fut-on jamais plus aimable et plus inconcevable ? Sage , réservée et légère , on dirait au ton froid et raisonnable qu'elle met à de certaines choses , qu'elle discute l'intérêt d'autrui... Cependant elle m'aime , j'ose m'en flatter , et je crains continuellement un changement. Trois mois d'absence ne sont

pas faits pour me rassurer. Oh! oui; mais je la verrai. Il m'est impossible de rester un seul jour; comment le pourrais-je si long-tems? La citoyenne Dumont a beau dire, c'est à elle à qui je veux m'adresser. Je serai si vrai, si pressant!... C'est qu'on n'a jamais plus d'éloquence que quand on aime; et moi j'aime tant, que je dois être persuasif... Mais si elle me refusait, je lui dirais, ah! je lui dirais de terribles choses. Mais elle sera sensible à la sincérité de mon amour, et n'en aura pas le courage. Mais après tout, je verrai Griffon. Je ne me battrai pas, la loi le défend; mais je le verrai et lui parlerai de manière... Mais on vient; fuyons.

---

# SCÈNE IV.

LA CITOYENNE DUMONT, VICTOIRE.

VICTOIRE.

NON, non, ma mère, jamais...

LA CIT. DUMONT.

Je le veux, je suis mère, et veux être obéie.

VICTOIRE.

Peut-on user d'un titre sacré pour faire le malheur de son enfant?

LA CIT. DUMONT.

Chanson, chanson que tout cela! Griffon vous convient, et je veux, en faisant votre bonheur, m'allier à cet homme respectable.

VICTOIRE.

Ma mère, vous élevâtes mon enfance, vous me comblâtes des soins de votre tendresse; voudriez-vous un jour

me rendre ingrate, me faire manquer à mes devoirs?... Oui, ma mère, je ne puis que vous désobéir, si vous me contraignez... J'aime Dorval, il met tout son bonheur dans notre union qu'il desire depuis si long-tems, et vous voulez que je manque au serment que j'ai fait de n'avoir jamais d'autre époux, pour aller à l'autel avec un homme que je ne puis souffrir ! Que votre cœur soit mon juge. Souvenez-vous du tems où vous unîtes votre sort à un époux que vous adoriez, et représentez-vous les chagrins que vous eussiez eus, si l'on avait voulu vous ravir au bonheur.

LA CIT. DUMONT.

J'eusse écouté les avis de gens plus âgés que moi, et je me serais rendue à leurs conseils.

VICTOIRE.

Mon cœur ne peut calculer aussi froidement, et il ne peut obéir qu'à son penchant. Vous avez le droit, sans doute, de me priver de voir Dorval, droit cruel ; mais au moins, vous ne pouvez me faire aimer Griffon : l'on ne commande point à l'âme, et jamais...

LA CIT. DUMONT.

Eh bien, Mademoiselle, puisque rien ne peut vous convaincre, que mes conseils, ma tendresse maternelle n'ont aucun empire sur votre âme, je saurai me faire obéir ; et si, cette journée, vous ne changez de résolution, si le citoyen Griffon n'est point votre époux, demain, vous partez de Paris ; je vous envoie chez votre tante, et lorsque deux cents lieues vous sépareront de votre Dorval, nous verrons si des réflexions plus sages ne vous ramèneront point auprès de moi pour conclure l'hymen que je desire.

VICTOIRE.

J'embrasse vos genoux. Être séparée de vous et de Dorval serait me donner la mort. Non, ma mère, vous

n'aurez point ce cœur; il parle encore pour votre fille. L'amour est un sentiment naturel, m'en pourriez-vous faire un crime? Accordez-moi du tems, je l'employerai à vous convaincre de la pureté de mes intentions, de celles de Dorval. Votre cœur est bon, il se rendra un jour à nos prières, à nos larmes.

LA CIT. DUMONT.

Non, non, jamais. Jusques à demain, songez-y. Ou je serai obéie, ou votre départ est assuré.

VICTOIRE.

Ma mère!

LA CIT. DUMONT.

Voilà le citoyen Griffon; je vous laisse avec lui. Vous trouverez peut-être dans cet homme respectable de quoi vous reconcilier avec moi. (*Elle sort*).

---

## SCÈNE V.

VICTOIRE, GRIFFON.

GRIFFON.

CETTE madame Dumont est charmante; elle me voit arriver, et sur-le-champ elle s'éloigne pour me laisser entretenir la belle Victoire de ma flamme... Elle paraît bien triste. Ah! je vais réparer tous les petits chagrins qu'elle peut avoir... Mademoiselle!... Elle ne m'entend pas... Charmante Demoiselle!

VICTOIRE.

Citoyen!

GRIFFON.

Le plus humble de vos adorateurs a l'honneur de vous présenter ses respectueux hommages.

( II )

V I C T O I R E .

Je vous salue , Citoyen.

G R I F F O N .

L'astre du jour a moins d'éclat , le soleil est moins brillant que vos yeux n'ont de charmes éclatans. *Bravo, bravo, Griffon !*

V I C T O I R E *soupire.*

Ah !

G R I F F O N .

( *A part.* ) Elle soupire ; signe excellent ! ( *Haut et embarrassé.* ) Le tems est beau aujourd'hui.

V I C T O I R E .

Fort beau.

G R I F F O N .

Cette journée invite à la promenade : n'êtes-vous pas de mon avis ?

V I C T O I R E .

Oui , il fait superbe.

G R I F F O N .

Si un tour de boulevard pouvait vous être agréable , nous engagerions la maman à vous faire prendre un peu l'air.

V I C T O I R E .

Celui qu'on respire sous ces arbres me suffit. Je vous suis obligée.

G R I F F O N .

Mais qu'avez-vous donc , mon ange ? Comment ! vous paraissez triste , rêveuse le jour où l'hymen doit faire votre bonheur et celui de l'époux le plus tendre et le plus épris de vos charmes incomparables ?... Vous ne répondez rien !... Mais madame votre mère a dû vous dire qu'aujourd'hui elle devait resserrer ces nœuds indissolubles.

VICTOIRE *froidement.*

Il est vrai, elle m'en a parlé; mais je lui ai dit là-dessus mes intentions. Le mariage qu'elle me propose ne peut me convenir, et je l'ai refusé.

GRIFFON.

Vous l'avez refusé, Mademoiselle! Vous avez eu le courage de heurter la volonté d'une mère respectable, et de rejeter un homme comme moi?

VICTOIRE.

Il est vrai que j'ai beaucoup éprouvé de peine pour me résoudre à désobliger maman; mais votre dernière objection ne m'a point coûté.

GRIFFON.

Vous m'insultez; mais je saurai m'en venger. Un homme comme moi n'est point fait pour être plaisanté.

VICTOIRE.

Je n'ai rien moins que l'envie de plaisanter; mais il est si ridicule, et sur-tout à présent, de parler de soi avec prétention, que j'ai voulu vous faire sentir que vos qualités ne serviraient jamais à me déterminer.

GRIFFON.

Voilà les principes à la mode! Cette révolution a tourné toutes les têtes!... Nous reviendrons de toutes ces sottises; nous reviendrons de tout cela!

VICTOIRE.

Je souhaite, pour votre sûreté personnelle, que vous reveniez vous-même d'une façon de penser qui vous déshonore. Je ne puis vous entendre plus long-tems; vous déploieriez votre affreux caractère, et comme je n'ai point la force d'écraser tous ceux qui pensent comme vous, je me retire, et je laisse ce soin à un sexe fait et digne de cet emploi.

## SCÈNE VI.

GRIFFON *seul.*

D'ÉCRASER tous ceux qui pensent comme moi ! Petit monstre d'ingratitude ! Peut-on avoir de pareilles idées pour un homme qui l'adore , qui veut faire son bonheur ? Mais je m'en vengerai. En vain tu prétends me résister , je serai ton époux. Madame Dumont ne balancera point à forcer sa fille , et avec mes sages conseils , je viendrai aisément à bout de la persuader que Dorval la déshonorerait , et que moi , je suis le seul parti qui lui convienne. Allons , Griffon , il faut porter les derniers coups ; il faut apprendre à Victoire que l'on ne me résiste point. Cette preuve de génie lui inspirera pour moi une espèce de considération. Les filles sont toujours flattées des efforts que l'amour nous fait faire pour elles , même lorsqu'ils sont contre leur gré... Allons... Mais je songe... Est-il possible?... J'ai laissé la clef de mon cabinet à ma porte... Si François avait la curiosité d'y entrer , il trouverait... Ciel ! cette seule idée me fait frémir. Allons vite réparer cette étourderie qui peut m'être funeste , et me mettre à l'abri des dangers , s'il en est encore tems.

## SCÈNE VII.

DORVAL, GRIFFON.

DORVAL.

UN mot, s'il vous plaît.

GRIFFON.

Je ne puis. Une affaire de la dernière importance...

DORVAL.

En vain vous voulez m'éviter.

GRIFFON.

Je vous assure que quelque chose ne peut me laisser le plaisir de vous entretenir.

DORVAL.

Prétexte que tout cela ! Vous redoutez cet entretien ; mais il faut s'expliquer. Depuis six mois vous nous désolerez. Attaché aux pas de Victoire, vous êtes parvenu à persuader sa mère, à obtenir son aveu ; mais il ne suffit pas ; il faut aussi celui de la fille, et jamais elle n'aura la bassesse de s'allier avec un homme tel que vous.

GRIFFON.

Eh bien, à la bonne heure. Je vous salue.

DORVAL.

Non, non, je ne borne point là ce que j'ai à vous dire. Cet entretien doit être plus long.

GRIFFON.

Je suis au supplice !

DORVAL.

Apprenez que j'adore Victoire plus que jamais, que les obstacles que vous mettez à mon bonheur, ne font qu'irriter mes desirs, et qu'il n'est point d'extrémité à laquelle je ne me porte, si vous avez conçu l'espoir de réussir.

GRIFFON *à part.*

Je meurs d'inquiétude !... Mais ferme cependant... (*Haut*). Il vous sied bien, jeune homme, de menacer un homme de mon âge, et d'oser faire comparaison avec moi !

D O R V A L.

Il est vrai qu'elle me déshonore ; mais cependant cette explication m'est nécessaire. C'est aujourd'hui que votre hymen devait se conclure. Vous n'êtes si pressé de me quitter que pour aller disposer les apprêts d'une noce qui ne se fera pas... Non... elle ne se fera pas. Le tems des victimes immolées n'est point compatible avec le règne de la liberté.

G R I F F O N.

Qu'est-ce à dire, victimes immolées?... Mais je crois que la fille de madame Dumont doit être très-honorée de cette alliance, et ne doit point se croire immolée.

D O R V A L.

Aujourd'hui il n'y a que le vrai patriote qui puisse nous faire honneur en s'alliant avec nous, et je crois qu'à ce titre, la citoyenne Dumont ne gagnerait rien dans l'opinion publique... Au contraire, avant de vous connaître, tout le monde l'aimait; elle avait une réputation méritée; mais depuis vos visites fréquentes, qui ont éloigné tous ses amis, on l'accuse d'incivisme, on la croit changée, et chacun la blâme... Oui, Monsieur, voilà ce que vaut à cette honnête famille une société aussi dangereuse que la vôtre.

G R I F F O N.

Un prétendu patriote qui me dit *Monsieur*, et non pas Citoyen!

D O R V A L.

Je ne veux jamais donner ce nom qu'à ceux qui ont mérité par leur conduite ce titre glorieux. Malheureusement, il est souvent prostitué, ce nom respectable, car il n'a jamais appartenu qu'aux amis de l'égalité.

G R I F F O N.

Eh bien.... ne suis-je pas....

D O R V A L.

Qu'avez-vous fait pour la révolution ? Rien...

G R I F F O N.

Comment ! rien ? Et mes gardes !... les assemblées auxquelles je vais exactement !

D O R V A L.

Oui , vos gardes que vous faites monter , les assemblées où vous n'avez jamais rien dit.

G R I F F O N.

Je me défie de mes lumières , et c'est par modestie que je n'ai pas parlé.

D O R V A L.

Cette modestie est suspecte aux yeux des bons citoyens. Tout homme se doit à sa patrie , soit par ses qualités physiques ou morales ; et tous ceux qui , comme vous , se taisent , et dont les connaissances pourraient être utiles , s'ils voulaient les tourner au profit de la chose publique , sont vraiment criminels... Le respectable artisan vient à ces assemblées ; pressé du désir d'être utile , il parle , il s'empresse à donner des lumières qui ont souvent besoin d'être éclaircies. Ses connaissances ne sont point assez étendues pour faire valoir lui-même ses idées souvent précieuses , lorsque des citoyens plus instruits les développent. Eh bien , vous à qui le hasard donna ces mêmes connaissances , qui , par votre état , fûtes obligé de les acquérir , vous écoutez en ricannant celui que le zèle quelquefois égare , au lieu de venir à son secours... C'est un des crimes qui parmi des Républicains est impardonnable.

G R I F F O N.

Eh bien , je parlerai ; mais permettez...

D O R V A L.

Non , ce n'est point là tout ce que j'ai à vous dire...  
Vous

Vous voulez épouser Victoire, et vous savez que sa mère la force à ce mariage... Quel plaisir, quelle satisfaction pouvez-vous trouver dans cet hymen?... Celui de faire quatre malheureux... Oui, quatre... car vous le serez vous-même. Privé du charme qui réunit deux cœurs, votre vie sera empoisonnée d'inquiétudes; Victoire contrainte aura en horreur sa maison et son époux; sa mère sensible et tendre sentira qu'elle a fait le malheur de sa fille, et mourra de douleur; moi réduit au désespoir... Mais mon infortune en cela ne peut vous toucher... Le tableau de cette famille doit vous suffire... Réfléchissez, et tremblez des nœuds que vous voulez former.

G R I F F O N.

Tout est réfléchi... Et d'ailleurs nous avons le divorce.

D O R V A L.

Y songez-vous? Ah! cette seule idée confirme l'opinion que j'ai conçue de vous. Vous voulez profiter de l'empire que vous avez sur la mère pour jouir de la fille. Vous ne la menez à l'autel que pour la prostituer... Oui, sûr de ne pouvoir jamais en être aimé, vous employez l'autorité des loix pour la posséder, et vous avez la coupable pensée de vous en séparer du moment où vous serez satisfait... Le divorce est, sans doute, un bienfait de notre révolution, de la sagesse de nos nouvelles loix; mais jamais on n'a eu la pensée qu'il existerait des cœurs assez bas pour en faire un criminel usage... Quoiqu'il n'y ait rien au monde de vil et de méprisable dont je ne vous soupçonne capable, si j'avais assez peu de confiance en Victoire, pour craindre ce mariage, si sa mère elle-même parvenait à l'y déterminer, et si j'étais témoin peu de tems après de cette scélératesse, il n'y a point d'extrémité, point d'excès auxquels ne me porte une pareille horreur... Le violent amour enfante un grand désespoir, et ma victime serait un monstre qui aurait outragé la vertu.

B

G R I F F O N.

.Soyez tranquille ; tout cela s'arrangera pour le mieux... Serviteur !

---

SCÈNE VIII.

D O R V A L *seul.*

CET empressement à me quitter, cet air préoccupé, tout m'allarme. Aurait-il déterminé Victoire?... Je ne puis demeurer dans cette incertitude, et je vais... On sort de chez la citoyenne Dumont... C'est elle et mon amie... cachons-nous.

---

SCÈNE IX.

LA CITOYENNE DUMONT, VICTOIRE,  
DORVAL *caché.*

LA CIT. DUMONT.

VENEZ, venez, Mademoiselle.

V I C T O I R E.

Ma mère, ma tendre mère !

LA CIT. DUMONT.

Non, non, je veux réparer l'insulte que vous avez faite au citoyen Griffon. Il a trop d'usage, trop d'amitié pour moi, pour être venu dans ma maison sans me

voir; mais rebuté par vos grossièretés, il a voulu nous faire sentir qu'un homme comme lui n'est point fait pour essuyer les caprices d'une petite sotte.

V I C T O I R E.

Et vous prétendez que j'aïlle.... Non, non, j'aime mieux partir, m'éloigner de vous, de tout ce que j'ai de cher dans ce monde, que de faire une pareille bassesse.

L A C I T. D U M O N T.

Eh bien, volontiers. Justement la citoyenne Dorlis part demain pour Marseille; je profiterai de cette occasion. Venez, Mademoiselle, venez... Nous allons, au lieu d'aller chez Griffon, nous allons chez la citoyenne Dorlis.

V I C T O I R E.

Quoi! vous avez la cruauté!...

D O R V A L.

Non, elle n'en aura point le courage, son cœur lui parle encore pour sa fille. Une mère est toujours mère, et la cruauté lui refuse les forces. Elle manque de courage pour exécuter une action que la nature reprouve, et lorsqu'elle va pour prononcer l'arrêt de son enfant, elle sent dans son âme la voix de l'indulgence, la sensibilité. La nature et la tendresse sont les juges qui dictent ses décrets.

L A C I T. D U M O N T.

Comment! vous osez vous présenter devant moi après mes défenses réitérées! Vous seul causez les troubles de ma famille, et je maudis l'instant où vous y êtes entré.

D O R V A L.

Vous êtes dans l'erreur... Abusée par des amis perfides, vous éloignez de vous ceux qui vous sont attachés... Oui, Citoyenne, non-seulement l'amour que j'ai pour votre fille me faisait chérir votre maison;

mais votre société, les qualités précieuses que j'avais reconnues en vous, les soins que vous prenez de tous ceux qui vous approchent, me présageaient un bonheur sans fin. Lorsque Victoire serait ma femme... me disais-je, elle aura les vertus de sa mère; fidelle épouse, mère tendre, elle fera envier mon sort à tous ceux qui nous connaîtront. Son cœur formé par le vôtre, ne pourra voir les malheureux qu'avec le desir d'alléger leurs peines; notre commerce prospérera, et ceux qui nous entoureront seront heureux autant que nous.

V I C T O I R E.

Eh bien, ma mère, faites que ce tableau soit celui de votre famille.... Vous soupirez... Non, non, vous n'avez point encore perdu l'amitié que vous aviez pour votre fille. Vous sentez que vous ne pourriez être heureuse en faisant mon malheur. Je resterai auprès de vous pour vous chérir. Dorval aussi restera.

L A C I T. D U M O N T.

Non, jamais... Griffon sera votre époux, ou votre départ est sûr. J'ai donné ma parole, elle est sacrée, et rien au monde ne peut m'y faire manquer.

D O R V A L.

Vous nous voyez à vos pieds. Suspendez au moins quelque tems cet arrêt terrible; laissez-nous l'espérance, le seul bien des malheureux. Ma mère, permettez-moi ce nom, il console mon âme déchirée.

L A C I T. D U M O N T.

Non, non, je ne suis point votre mère, et jamais je ne veux ce titre... Eloignez-vous, et sortez de ma présence.

D O R V A L.

Vous me mettez au désespoir; mais vous l'ordonnez, et je vous obéis.

V I C T O I R E.

Dorval! mon cher Dorval!

D O R V A L.

Victoire ! Victoire ! ... Vous allez immoler votre fille. Quoi ! c'est vous qui voulez signer l'arrêt de son malheur ! Tremblez... Le ciel éclaterait contre vous. Il ne donne point le droit cruel aux parens qui, comme vous, ont la barbarie d'en profiter, celui de faire le malheur de leurs enfans... Mais Victoire aura-t-elle la faiblesse de vous obéir ?... Ira-t-elle à l'autel de la Patrie faire un faux serment ? La foudre éclaterait sur elle, et ses éclats vous anéantiraient. Non, Victoire, partez, éloignez-vous de vos persécuteurs, de l'amant le plus tendre... Dans trois mois vous serez majeure, dans trois mois vous serez à vous, et les cruels n'auront plus le droit d'immoler leur victime. Ils ne l'ont pas à présent. Le *oui* fatal ne peut vous être arraché que par leurs perfides conseils. Mais si vous restiez, ils vous le voleraient, ils vous abuseraient. Il n'est rien dont ils ne soient capables. Et c'est vous, c'est vous qui me forcez à vous dire ces injures ; c'est vous qui effacez de mon cœur l'estime que vos vertus m'avaient inspirée... Je suis au désespoir... vous me percez le cœur, et je ne sais quoi me rappelle au respect ; je rougis de vous condamner, et votre dureté m'inspire l'horreur du crime que je vois en vous, et que je frémis de dévoiler.

L A C I T. D U M O N T.

Il vous sied bien, jeune téméraire, de venir chez moi pour m'injurier, pour donner de mauvais conseils à ma fille... Ah ! ignorez-vous le droit d'une mère ? Elle est en ma puissance, et je puis... Mais je suis trop bonne de vous répondre... Marchez, Mademoiselle, marchez.

D O R V A L.

Non, non... Victoire, oubliez-vous Dorval, oubliez-vous vos sermens?... Tremblez, mère cruelle, la vengeance céleste punira vos forfaits.

L A C I T. D U M O N T.

Ma fille, partons.

DORVAL.

Victoire!...

VICTOIRE.

Comptez sur mes sermens.

---

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, UN CITOYEN.

LE CITOYEN.

EST-CE ici chez la citoyenne Dumont?

LA CIT. DUMONT.

Oui, Citoyen.

LE CITOYEN.

Est-ce toi, Citoyenne?

LA CIT. DUMONT.

Oui.

LE CITOYEN.

En ce cas, de par la Loi, suis-moi.

LA CIT. DUMONT.

Où vous suivre?

LE CITOYEN.

Au Comité révolutionnaire de la Section.

VICTOIRE et DORVAL.

Dieu!

LA CIT. DUMONT.

Et pourquoi, Citoyen?

LE CITOYEN.

Les Commissaires t'instruiront de la dénonciation.

LA CIT. DUMONT.

Une dénonciation contre moi!... Mais je n'ai rien dit, rien fait.

LE CITOYEN.

C'en est assez; marchons.

LA CIT. DUMONT.

Je suis bien sûr de n'avoir rien à me reprocher, et cependant un tremblement involontaire... Les forces me manquent... Ah, ma fille! (*Regardant Dorval*). Peut-être vous êtes la seule cause de l'inquiétude que j'éprouve, et la vengeance... Mais l'équité de mes juges me rassure, et le faux dénonciateur est puni selon la rigueur des loix.

LE CITOYEN.

Allons.

DORVAL.

Un moment, Camarade. Vous me faites frémir; vous me regardez, et vous parlez de faux dénonciateur. Me soupçonneriez-vous capable d'une telle infamie? Vous m'avez percé l'âme; mais j'en serais le premier puni... Permettez, Citoyenne, pour calmer une aussi coupable inquiétude, que je vous accompagne au Comité.

LA CIT. DUMONT *le fixant*.

Vous me ferez plaisir, Dorval... Vous, ma fille, rentrez.

VICTOIRE.

Dorval, venez m'apprendre le plutôt possible...

DORVAL.

Comptez sur mon exactitude. Par la petite porte, nous y serons plutôt. (*Ils sortent*).

---

SCÈNE XI.

GRIFFON *seul.*

J'AI trouvé tout en ordre; mais ce malheureux François m'inquiète. Il était sorti, et personne n'a pu me dire où il était. Je tremble qu'il ne soit entré dans mon cabinet... Oh! maudit étourdi!... A mon âge, avoir si peu de soin! Il y va cependant de ma vie. C'est Victoire, c'est ce petit monstre qui a troublé ma raison, et je crains bien que ce soit vainement... Dorval en est aimé; mais l'empire que j'ai sur la mère l'emportera, et je vais...

---

SCÈNE XII.

VICTOIRE *en-dedans*, GRIFFON.

VICTOIRE *en ouvrant.*

DORVAL, est-ce vous?

GRIFFON.

Non, mon bel ange, c'est moi. Qu'avez-vous? vous paraissez vivement affectée.

VICTOIRE.

Ah! j'ai sujet de l'être.

GRIFFON.

Que vous est-il arrivé?

VICTOIRE *sanglottant.*

Ma mère...

GRIFFON.

Eh bien ? Madame votre mère ?...

VICTOIRE.

Est dénoncée au Comité révolutionnaire de la  
Section.

GRIFFON.

Diab! Mais ceci est sérieux... (*Victoire s'assied*).  
Cela pourrait me devenir funeste... Lié avec une fa-  
mille dénoncée !... moi dont la réputation n'est pas...  
Allons vite parer le coup qui pourrait nous frapper...  
Votre serviteur de tout mon cœur...

---

### SCÈNE XIII.

VICTOIRE *seule.*

IL est parti , et voilà cet ami si chaud , celui que ma  
mère veut me donner pour époux ! Au récit de notre  
malheur il fuit... Mais peut-être est-ce pour la secou-  
rir. Un Procureur ! non , il n'entendrait rien dans un  
tribunal équitable.... Mais Dorval ne revient pas...  
Il sait cependant combien sa présence m'est nécessaire !  
Sur-tout en m'apportant la nouvelle du sort de ma  
mère , il m'est doublement précieux. Mais on vient ;  
c'est lui.

SCÈNE XIV.

VICTOIRE, DORVAL.

VICTOIRE.

EH bien , Dorval ?

DORVAL.

Rassurez-vous , mon amie ; votre mère vous est rendue.

VICTOIRE.

Et où donc est-elle ?

DORVAL.

Elle vient avec deux Commissaires qui l'accompagnent. J'ai voulu vous apporter le premier cette nouvelle satisfaisante pour une âme aussi sensible que la vôtre.

VICTOIRE.

Mais apprenez-moi donc...

DORVAL.

Vous allez tout savoir. En vous quittant, votre mère tremblante, et cependant sûre que sa conscience ne lui reprochait rien, hésitait, s'arrêtait, interrogeait le Citoyen qui nous accompagnait, et eût paru coupable à l'émotion qu'elle semblait éprouver. Je fis tous mes efforts pour lui inspirer le courage que donne l'innocence. J'y parvins. Elle me répondit avec bonté, oubliant tous les torts qu'elle me supposait quelques instans auparavant. Il est vrai que c'est dans les revers de la vie que nous sentons tout le prix des vrais amis. Notre

cœuren a besoin, et nous nous épanchons avec tous ceux qui nous entourent. Enfin nous arrivons devant les Juges. Ils voulurent me faire retirer. C'est mon fils, dit-elle... Laissez-moi cette consolation. J'ignore de quoi l'on m'accuse, mon âme ne me reproche rien; mais mon sexe est faible, et je ne puis vous dissimuler la peine que j'éprouve d'être suspectée... Le Président lui répondit : Rassure-toi, Citoyenne. C'est pour la sûreté générale que ces mesures que nous prenons sont aussi rigoureuses; mais l'innocent est bientôt reconnu, et nous sommes avides de lui rendre la justice qu'il mérite... On t'accuse d'avoir tenu des propos inciviques au sujet de la difficulté d'avoir des denrées; d'avoir regretté les tems où les personnes aisées avaient tout avec profusion, parce que l'indigent manquait du nécessaire. — Des liaisons avec de mauvais citoyens confirmeraient assez cette accusation, reprit un autre Membre... Un petit murmure se fait entendre dans la salle... Le Président rappelle à l'ordre, et dit : Citoyenne, conviens-tu d'avoir dit quelque chose qui insulte à la majesté du peuple? — Non, je l'ai toujours respecté, et comme j'en fais partie, je m'estime trop pour m'avilir... On applaudit à cette réponse énergique. Le Président continue, et dit : Que celle qui accuse la Citoyenne Dumont parle, et dise en sa présence ce dont elle l'accuse... Une femme qui m'est inconnue se présente... Citoyens, les propos que je vous ai rapportés ont été tenus, et il ne me sera pas difficile de le prouver par les personnes qui étaient avec moi. Je m'informai du nom de la Citoyenne qui les avait tenus; l'on me dit qu'elle s'appelait Dumont. Je ne me contentai point de cela, je m'informai de cette Citoyenne, et, sous ce nom, on me dit qu'elle était liée avec des Aristocrates, et que ce dont je l'accusais n'était point étonnant. Je crus, en vraie Républicaine, devoir vous la dénoncer... Vous la mandez, et je suis on ne peut pas plus surprise de ne point reconnaître cette Citoyenne pour celle dont je croyais parler. Je ne connais point celle-ci, et, à son égard, je retire ma

plainte. Le Président reprit : La citoyenne Dumont est donc acquittée des propos qu'on la supposait avoir tenus ; mais ces liaisons avec des malveillans doivent être aussi justifiées. — Cela ne me sera pas difficile , répondit votre mère. Ma société est fort petite , je ne vois que le Citoyen qui m'accompagne et le citoyen Griffon... Un Membre interrompit : — Ce Griffon est ce ci-devant Procureur prévenu d'accaparement, que son Domestique vient de dénoncer. Il va nous être amené. Alors votre mère effrayée dit : Citoyens , je n'ai aucune connaissance de sa vie privée ; il recherchait ma fille , voilà tout... Je demande que l'on nomme deux Commissaires pour venir chez moi faire une visite qui puisse me mettre à l'abri du soupçon... Sa demande est acceptée , et elle vient accompagnée de deux Citoyens... Ma chère Victoire , cette affaire qui nous a allarmés , mettra , je l'espère , le comble à nos vœux.

V I C T O I R E.

Vous me rendez la vie ; mais ma mère devrait être ici ?

D O R V A L.

Vivement émus de tout ce qui s'était passé , les Commissaires nommés pour l'accompagner , et que je connais beaucoup , m'ont promis de venir vous tranquilliser. Ils lui ont offert de prendre quelque chose pour se remettre de cette vive émotion... Mais les voici.

SCÈNE V X.

LA CITOYENNE DUMONT, DEUX COMMIS-  
SAIRES, DORVAL, VICTOIRE.

LA CIT. DUMONT.

O ma fille ! quel plaisir j'ai de te revoir !

VICTOIRE.

Ma mère, j'étais bien sûre que vous ne pouviez être suspectée.

LA CIT. DUMONT.

Citoyens , entrons ; vous allez vérifier tous mes papiers , et visiter toute ma maison. Ma fille , venez avec moi ; vous accompagnerez les Citoyens. (*A Dorval*). Pardon.

VICTOIRE à Dorval.

Je vous rejoins tout de suite. (*Ils rentrent*).

---

SCENE XVI.

DORVAL *seul.*

CETTE affaire est bien heureuse... Cependant la Citoyenne semble me traiter avec la même bonté qu'elle avait auparavant. Je la crois fortement revenue sur le compte de Griffon. Elle n'a pas osé le défendre, de peur de se compromettre, et cependant j'ai remarqué qu'en apprenant qu'il étoit prévenu d'accaparement, elle éprouvait un saisissement terrible... Pourvu qu'elle n'aye aucun papier de lui qui puisse... Ah! rejettons cette idée, elle détruirait mon espérance, et je retomberais encore dans le malheur.

---

SCÈNE XVII.

FRANÇOIS, DORVAL.

FRANÇOIS.

SALUT au citoyen Dorval.

DORVAL.

Bonjour, citoyen François.

FRANÇOIS.

Je vois que ma présence vous inquiète. Je viens en effet apporter une lettre à la citoyenne Dumont de la part de Griffon, mon très-honoré maître; mais je crois

que si vous n'avez plus que ce rival à craindre, vous pouvez être tranquille ; la justice nationale vous en délivrera, et c'est, sans doute, le dernier poulet qu'il écrit.

D O R V A L.

Comment donc ?

F R A N Ç O I S.

Oui. C'est moi qui viens de découvrir la mèche... Depuis long-tems je m'apercevais d'un manège qui me paraissait suspect. Il avait le soin de m'éloigner de la maison à de certaines heures, et pendant ce tems, on apportait des paquets que mon fils voyait, mais n'en pouvait deviner le contenu. Il ne se méfiait point de cet enfant, et allait toujours son train. Dernièrement, il me fit débarrasser ma chambre, et me dit qu'il en avait besoin pour y faire quelque expérience de physique, et m'ordonna de coucher avec mon fils dans la cuisine... Cela m'eut l'air suspect. Sa façon de penser ne me rassurait point ; nos querelles relativement aux affaires publiques, tout confirmait mes craintes. Je tremblais de me trouver compromis dans une méchante affaire, et je faisais l'impossible pour m'en mettre à l'abri. Ce matin, il sortit de très-bonne heure, et laissa la clef à la porte de son cabinet. La curiosité de m'éclaircir de mes doutes m'inspira le dessein d'y entrer, et j'y trouvai un monceau de comestibles. Je m'approchai de son secrétaire, et j'y vis les registres des marchandises par lui tenues, et je vis que nos greniers, que ma chambre destinée à des expériences, sont autant de magasins. Les forces me manquèrent. Je ne puis vous rendre l'impression que j'éprouvai du danger que je courais. Je laissai tout dans le même état, et j'allai à la Section tout déclarer.

D O R V A L.

Et mais, comment l'avez-vous revu, et comment cette lettre...

F R A N Ç O I S.

Il est rentré quelque tems après, m'a demandé, a tempêté contre moi, et après avoir refermé son cabinet très-soigneusement, il est reparti. Pendant son absence, je suis revenu, et peu de tems après, j'ai vu mon homme reparaître fortement préoccupé. Il a écrit cette lettre, et m'a chargé de la porter à la citoyenne Dumont. Mais comme je sortais de la maison, les Commissaires, la garde, tout y entraît, et je crois que, dans ce moment, il n'est pas plus à son aise qu'il ne faut... J'en suis fâché au fond... Mais il n'a pas craint de m'exposer, et j'ai cru de mon devoir de faire ce que le bien public m'ordonnait.

D O R V A L.

Et vous avez rempli le devoir du vrai Republicain. Dénouons les accapareurs, démasquons les intrigans, et la République est sauvée.

SCÈNE

## SCÈNE XVIII.

FRANÇOIS, LES COMMISSAIRES, LA CITOYENNE  
DUMONT, VICTOIRE, DORVAL.

## I COMMISSAIRE.

CITOYENNE, nous sommes on ne peut pas plus fâchés du dérangement que les mesures que notre devoir nous oblige de prendre, vous ont causé; mais nous allons rendre le compte que vous méritez à notre Comité; et cette affaire d'abord désagréable, ne fera que tourner à votre avantage. Elle apprendra que souvent les apparences sont trompeuses, et que l'on doit surveiller long-tems avant de condamner des personnes si peu faites pour l'être.

## LA CIT. DUMONT.

Comme nous nous devons tous à la chose publique, cela n'a plus rien de désagréable. Ces visites sont celles des frères aînés qui viennent surveiller la conduite des plus jeunes de la famille.

## II COMMISSAIRE.

Mais je crois que voici le dénonciateur du citoyen Griffon.

## FRANÇOIS.

Oui, Citoyen, et comme je crois qu'à présent il

est à votre Comité révolutionnaire , je retourne avec vous attester ma déposition... Cette lettre peut se passer de réponse.

LA CIT. DUMONT.

Une lettre de Griffon ! Je vous prie d'en faire vous-même la lecture.

I COMMISSAIRE.

Volontiers.

LIBERTÉ.

ÉGALITÉ.

CITOYENNE,

« Je viens d'apprendre que vous êtes dénoncée...  
» Comme je ne veux avoir aucune relation avec des  
» personnes suspectes , je retire ma parole , et je vous  
» rends la vôtre.

» Ce l'an 2 de la République Française , une et  
» indivisible ».

Cette lettre n'était point cachetée.

VICTOIRE.

C'est afin que tout le monde puisse la lire, et cacher par-là ses coupables desseins sous le masque du patriotisme.

II COMMISSAIRE.

Je demande à la Citoyenne la permission d'emporter cette lettre.

LA CIT. DUMONT.

Bien volontiers. . . . Je ne veux rien garder d'un pareil monstre.

II COMMISSAIRE.

La suite de cette affaire demande notre présence. . .  
Nous vous quittons.

LA CIT. DUMONT.

Au revoir , Citoyens.

---

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

VICTOIRE, DORVAL, LA CITOYENNE  
DUMONT.

VICTOIRE.

O ma mère ! combien il est heureux que ce monstre ne vous ait point compromise dans cette affaire !

LA CIT. DUMONT.

Cela lui était impossible ; jamais nous n'avons eu d'autre affaire ensemble que celle de ton mariage. Il me connaît trop bien pour m'avoir rien proposé qui pût nuire à l'intérêt général. Je le croyais honnête-homme , égaré par des principes que j'espérais vaincre , dès qu'il serait mon gendre. Je me trompais. Le ciel n'a pas per-

mis que tu fusses la victime de l'erreur où j'étais, et je chéris les chagrins que j'ai éprouvés pendant quelques instans, puisqu'ils ont sauvé ma fille du précipice où j'allais la plonger.

V I C T O I R E.

O ma mère, ma tendre mère!

D O R V A L.

Permettez-vous que je vous donne aussi ce nom si cher à mon cœur.

L A C I T. D U M O N T.

Oui, vous serez mon fils; vous méritez de l'être. Votre courage à me faire envisager mes torts, la chaleur avec laquelle vous plaidez votre cause, la sincérité de vos sentimens doivent être récompensées. J'étais aveuglée par la fortune. Cet homme était parvenu à me persuader qu'elle était nécessaire au bonheur de la vie; mais à présent un nouveau jour m'éclaire. Soyez heureux époux, élevez vos enfans dans les mêmes principes, et votre félicité fera le bonheur de ma vieillesse.

V A U D E V I L L E.

*Air des Petits Montagnards.*

L A C I T. D U M O N T.

Jamais dans une République,  
L'on ne connut l'amour de l'or;  
Mais la félicité publique  
A nos yeux seule est un trésor.

(bis.)

Lorsque l'un cultive la terre,  
L'autre instruit ses Concitoyens,  
Et le bien qu'on fait à son frère,  
Est le bien des Républicains.

VICTOIRE *au Public.*

En voyant ce trait historique,  
L'on n'y trouve d'autre valeur  
Que l'amour de la République  
Qui vient au secours de l'auteur.  
Il espère, sous cet égide,  
Qu'il évitera le sifflet...  
Qu'ici l'indulgence préside,  
Du moins en faveur du sujet.

(bis.)

F I N.

---

## COMÉDIES NOUVELLES

*Qui se trouvent chez le même Libraire.*

L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur. . . . .	» l. 15 s.
Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe. . . . .	1 5
La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même. . . . .	1 10
Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard. . . . .	1 5
Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2 actes et en prose, par le C. Boullaut. . . . .	1 5
Arlequin friand, comédie en un acte et en prose, par le Citoyen Picard. . . . .	1 5
La Moitié du Chemin, comédie en trois actes et en vers, par le C. Picard. . . . .	1 10
A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comé- die en un acte, par le citoyen Rousseau/. . . . .	1 5
Le Rival Inattendu, comédie en 1 acte et en prose, par le citoyen Gassier St- Amand. . . . .	1 5
Michel Cervantes, comédie en trois actes, mélée d'ariettes, paroles du Citoyen Ga- mas, musique du Citoyen Foignet. . . . .	1 10
Dalmanzy, ou le Fils naturel, comédie en trois actes et en prose par le C. Boullaut. . . . .	1 10
Tout pour la Liberté, comédie en 1 acte et en prose, par le Citoyen Ch. L. Tissot. . . . .	1 10

Cadet Roussell', ou le Café des Aveugles		
comédie en trois actes et en prose, par les		
Citoyens Jos. Aude et L. Tissot. . . . .	1	10
Les Émigrés aux Terres australes, comédie en		
1 acte et en prose, par le Citoyen Gamas. . .	1	5
La Ruse villageoise, Opéra-comique en 1 acte		
et en vaudevilles, par le C. Sewrin. . . . .	1	5
Pauline et Henri. . . . .	1	10
L'Ami du Peuple. . . . .	1	»

---

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Neuve-Beaurepaire,  
No. 382.





